



«Jeunesse (retour au pays)», foyer d'écueils

Romanesque et obstiné, l'ultime volet de la trilogie de Wang Bing sur les travailleurs textiles de Zhili les suit dans leurs familles. Et clôture un chef-d'œuvre sur la condition ouvrière contemporaine.

Avec *Retour au pays*, dernier volet de la trilogie *Jeunesse*, le monumental projet documentaire de Wang Bing se referme. Taillé dans 2600 heures de rushes et cinq années de tournage, de 2014 à 2019, il nous aura fait passer une dizaine d'heures au total, nuit et jour, auprès des ouvriers de confection textile de Zhili, à 150 kilomètres de Shanghai. *Le Printemps*, avec ses flirts et chahuts adolescents, est loin derrière. *Les Tourments* d'une main-d'œuvre écrasée par l'exploitation ont marqué l'entrée dans l'hiver. Après l'enfermement des deux premiers chapitres, à l'ombre des ruelles borgnes de la cité prolétaire, le film s'offre soudain un bol d'air.

Noces. Pour les jeunes travailleurs venus des campagnes reculées du centre et du sud-ouest du pays, c'est l'heure de rentrer fêter le nouvel an chinois en famille. Garçons et filles embarquent dans des trains bondés pour des voyages au bout du monde, au fond de sentiers de montagnes enneigés où personne ne semble avoir jamais faulilé une caméra. Dans une petite maison au dénuement affolant, perdue dans la province agricole du Yunnan, on s'affaire à faire bouillir une marmite

avec les légumes du potager. Plus tard, un couple profite du retour au village pour se marier – une longue séquence d'ébullition laisse deviner, au milieu des pétards, la pression qui étirent les jeunes mariés. Qui est-on, quand on rentre chez soi ? Un revenant encombré par les espoirs de ses proches, ratatiné par l'absence d'horizon qu'il croyait trouver dehors ? Ils n'ont parfois même plus l'air si jeunes, ces mille et un personnages croisés au fil de la trilogie de Wang Bing, qui ne marchent plus que par deux, mari et femme. Un couple, de retour à la besogne à Zhili après des noces lapidaires, s'invective sans filtre devant la caméra – l'un humiliant son épouse en taxant son maquillage d'affreux, l'autre se défoulant copieusement sur son empoté de mari au boulot, pas fichu de coudre sa pile de pantalons. Il faut réprimer un rire jaune face à cet autre couple en visite dans un atelier vétuste pour décider s'il y travaillera ou pas, comme on le ferait d'un futur nid conjugal.

L'immense roman sur le travail et le capitalisme contemporain que personne n'avait encore écrit s'appelle donc *Jeunesse*, comédie humaine de la Chine industrielle, ribambelle d'histoires et de person-

nages à la poursuite du bonheur. Il y a de la douceur, autant que de la folie dans la patience acharnée du geste, l'accumulation de matériaux à épurer au montage, en tirant à chaque fois les segments de vie d'un ou deux individus sans relâcher le maillage narratif. Tout un travail de couture et de découpe, patchwork humain aux contours nets où le cinéaste n'intervient jamais au son ni à l'image, mais laisse parfois entendre son souffle court au détour d'un escalier.

Cycle. Impossible d'oublier après les avoir vues, ces scènes de repos au dortoir sous les amoncellements d'édredons roses où remue toujours une silhouette qu'on n'avait pas vue tout de suite, ensevelie sous sa propre production de nippes bon marché. Film de cycle, pris dans la boucle du calendrier ouvrier et la répétition des destins, *Retour au pays* ralentit sa course dans les foyers où berceaux et bébés font leur apparition, regardant naître une nouvelle génération de travailleurs. Et s'achève comme s'ouvrait *Le Printemps*, avec les jeux d'une jeunesse hilare, batifolant entre les machines. La suite plutôt que la fin, recommencée au lieu de s'arrêter, à l'infini, à la chaîne.

SANDRA ONANA

JEUNESSE (RETOUR AU PAYS)
de **WANG BING** (2 h 32).



Les jeunes ouvriers rentrent fêter le nouvel an chinois au village. PHOTO ACACIAS FILMS